Dans quel monde on lit ? Hier, aujourd'hui et demain #60

Le jeudi 10 septembre 2026 de 18h à 21h

L'histoire bégaie. Hegel écrivait que « l'histoire se répète toujours deux fois ». Et Marx répondait qu'il aurait dû ajouter « la première fois comme une grande tragédie, la seconde fois comme une farce sordide. » Les gens d'hier ont créé les conditions du monde de demain. Comment nous présente-t-on le passé ?

Vous êtes invité·e·s à nous faire part des livres, films, expositions ou tout autre forme culturel que vous évoque ce thème de la continuité de l'histoire : nous sommes des arbres, avec des racines, un tronc et des branches.

Ou encore : quel livre (ou autre objet culturel) vous reste-t-il de votre enfance ? Pourquoi est-il toujours présent ? Comment pourrait-il influencer votre avenir ? Y a-t-il des livres qui ont changé, changent, changeront le monde ?

Le tout dans une ambiance conviviale.

Le jeudi 10 septembre 2026 à la Bibliothèque George Orwell de 18h à 20h30

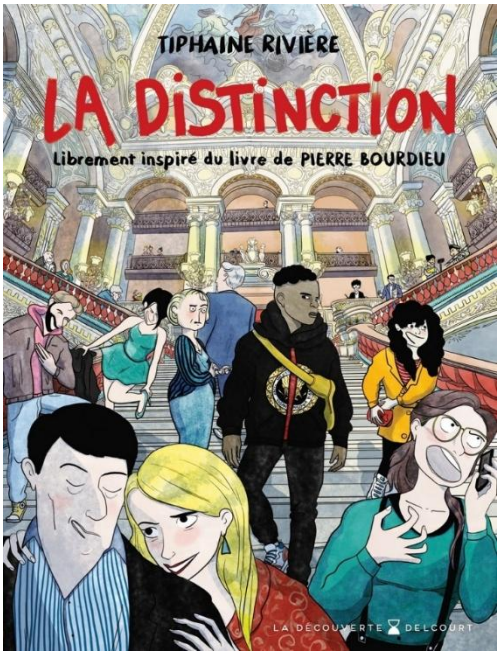
Gratuit

Informations et réservation : bibliotheque@territoires-memoire.be

---

Présent.es : Jacqueline, Céline R, Murielle, Denis, Sylvia, Céline, Gisèle, Pierre, Fabien, Michel, Tamara et Jérôme

Excusé.e.s : Pascale, Ajit



Céline R.

Notre première intervenante présente plusieurs ouvrages.

Tiphaine RIVIERE, *La distinction : librement inspiré du livre de Pierre Bourdieu*, La Découverte-Delcourt,2023

« Tiphaine Rivière s'empare avec humour du classique de Pierre Bourdieu, *La Distinction*, pour en proposer une relecture libre et contemporaine.À travers une galerie de personnages évoluant autour d'une classe de lycée, elle met en scène l'analyse incisive des relations entre goûts et classes sociales développée par le sociologue et nous donne à réfléchir sur nos propres déterminismes sociaux. »

(source site éditeur)

La « distinction » et la « reproduction sociale », des mécanismes sociologiques (inégalitaires) de transmission du passé vers le présent et le futur.



Claire RICHARD, *Pardonner à nos mères*, Les renversantes, 2026

« Matrophobie : peur des filles de devenir comme leur mère.

Je ne serai jamais comme elle : ce serment secret que Claire Richard s'est murmuré en regardant sa mère, bien des filles l'ont fait.

Pourquoi les filles en veulent-elles tant à leur mère ? Pourquoi cette relation, souvent idéalisée, se révèle-t-elle parfois si douloureuse ? Autrement dit : que dit la matrophobie de la relation mère-fille ?

À travers son récit intime et une enquête auprès de 150 femmes, l'autrice explore cette peur, non comme un

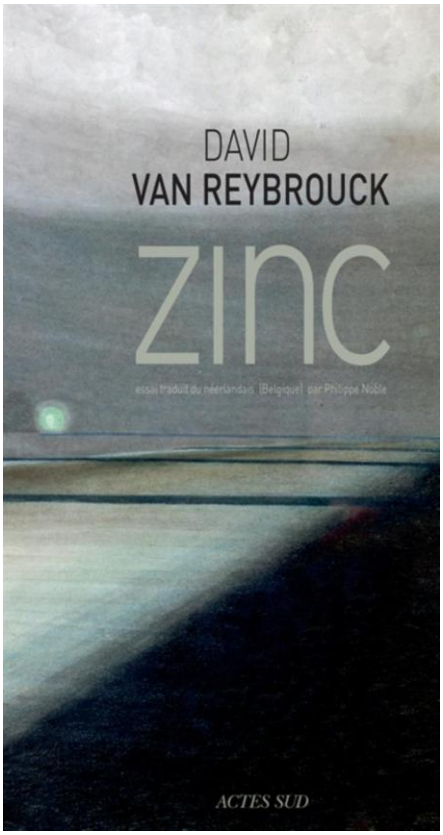
simple conflit psychologique, mais comme l'effet du patriarcat dans les familles, et de la violence que les femmes subissent, voire reproduisent, depuis des générations.

En esquissant une cartographie féministe de cette relation à la fois fondatrice et si complexe, Claire Richard nous offre des pistes de réflexion pour, peut-être, échapper à cette peur si partagée. »

(source : site éditeur)

Un exemple de transmission complexe qui peut parfois s'avérer toxique.

La lectrice apprécie particulièrement ce style d'ouvrage mêlant intime et analyse (savoirs froids et savoirs chauds).



David VAN REYBROUCK, *Zinc*, Actes Sud, 2016

« Un siècle de neutralité heureuse du village de Moresnet, une sorte d'Europe en miniature : les nationalités s'y côtoient, les lois sont françaises, l'administration germano-belge, le service militaire est longtemps ignoré. Mais en 1914 l'Allemagne l'occupe, avant que le traité de Versailles ne l'attribue à la Belgique. Et ce n'est qu'un début, car les guerres du xxe siècle ne cesseront de meurtrir la population de cette enclave autrefois privilégiée. Cette histoire, David Van Reybrouck nous la conte à travers le destin d'Emil Rixen. Né en 1903, cet homme ordinaire changera cinq fois de nationalité sans jamais traverser de frontière : "Ce sont les frontières qui l'ont traversé."

Mais à travers ce destin singulier – et avec lui celui de la communauté méconnue des Belges germanophones –, c'est à deux sujets d'une actualité brûlante que David Van Reybrouck nous invite à réfléchir : la fin d'une utopie européenne et le retour des frontières, véritables matérialisations sur le terrain de la résurgence des nationalismes. »

(source : site éditeur)

Une fiction historique de cette zone « apatride » attirant des « apatrides », véritable microcosme cosmopolite (foyer d'espéranto). Comment opérer une transmission quand les bases sont mouvantes ?

Une participante dit que la vie au quotidien ne devait pas être évidente, notamment sur le plan administratif, mais aussi du vivre ensemble (identitaire)…

Un autre dit qu'il faut inscrire la destinée de Moresnet dans l'histoire sur le temps long de la région de Liège (Principauté de Liège comme zone tampon, mélange de dialectes, etc.).

Enfin, quelqu'une fait remarquer qu'être apatride peut aussi représenter une chance : on peut être qui on veut être.

Sylvia



Jan PATOCKA, *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Verdier, 2007

« Disciple de Husserl, Jan Patocka (1907-1977) a rédigé au terme de sa carrière ce magnifique essai qui reprend le débat ouvert entre Husserl et Heidegger sur le thème de la liberté.

L'histoire peut-elle avoir un sens ? Pour Patocka, la philosophie qui a conduit à l'idéalisme a échoué dans sa prétention à saisir la subjectivité dans son rapport au monde, c'est-à-dire précisément ce qui fonde l'histoire. Remontant aux origines de la philosophie européenne, il aborde alors les problèmes du choix, du souci de l'engagement, et de la violence.

La Charte 77 dont Jan Patocka fut le premier porte-parole, trouve ici une première tentative d'expression philosophique. »

(source : site éditeur)

Sylvia nous présent Patochka, un intellectuel tchècoslovaque du XXe siècle, disciple d'Heidegger, et hybride politiquement (mélange de libéralisme et de gauche).

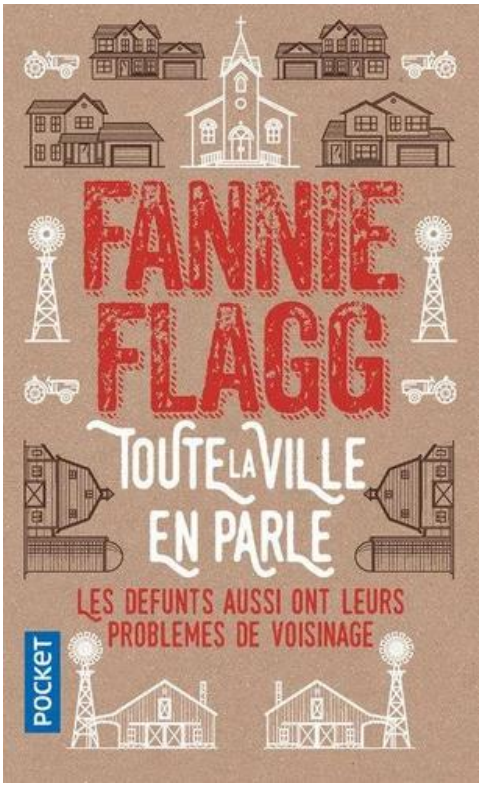
Il amène une critique de la Modernité et du communisme soviétique (régime de son pays), ainsi qu'une réflexion plus large sur l'histoire et son sens, en remobilisant la philosophie grecque antique (selon lui, notre histoire puise ses racines dans l'Antiquité).

Il n'y a pas de prédestination. En cela, l'homme est libre dans ses agissements, et a donc une responsabilité dans le présent et le futur. Le tchécoslovaque théorise une boucle : étonnement philosophique, transcendance des idées, sens de la responsabilité, engagement. Il s'interroge sur comment résister, s'engager pour un monde meilleur ? Il n'y a pas de solution toute faite.

Une discussion collective s'en suit. Une participante s'interroge. Pourquoi situer temporellement les débuts de notre histoire à la Grèce antique ? et pas, par exemple, par rapport à la préhistoire ? Et un autre, géographiquement : n'est-ce pas de l'ethnocentrisme ?

Patochka, était tchèque, vivait sous le régime soviétique et donc il axait exprès ses réflexions sur l'occident et sa liberté.

Un autre lecteur critique la notion de linéarité de l'histoire, du progrès. Tandis qu'une autre dit qu'il ne faut pas que s'intéresser à l'histoire de l'humain, mais à l'histoire du vivant, de la planète.



Gisèle

Fannie FLAGG, *Toute la ville en parle : les défunts aussi ont leurs problèmes de voisinage*, Editions Pocket, 2020

« Rien ne ressemble davantage à un petit village américain qu'Elmwood Springs, Missouri. Les années passent, les bonheurs et les drames se succèdent, la société et le monde se transforment, mais les humains, avec leurs plaisirs, leurs peurs, leurs croyances, leurs amours, ne changent guère.

Mais c'est ailleurs que les choses se passent. Là-haut. Sur la colline. Derrière son arche de bois sculpté, le cimetière de Still Meadows bruisse de ragots. Loin de jouir d'un repos éternel, les défunts y continuent leurs existences,… »

(source : site éditeur)

Un coup de cœur pour Gisèle. Elle aime ce récit qui racontent la vie humaine dans toute son épaisseur. Elle est interpellée par la création humaine « qui part de 0 » et tout ce qui s'en suit. Ce récit a d'ailleurs une dimension fantastique, et va plus loin : les différentes générations se parlent, les morts compris. La transmission va au-delà de la mort.

Nous aussi, quand on pense à tout ce qui nous a précédé, cela (devrait) ouvrir l'esprit. Pourquoi met-on autant de barrières entre nous ? Pourquoi les guerres ? Elle plaide pour le respect de la différence. Créer de nouvelles règles communes.

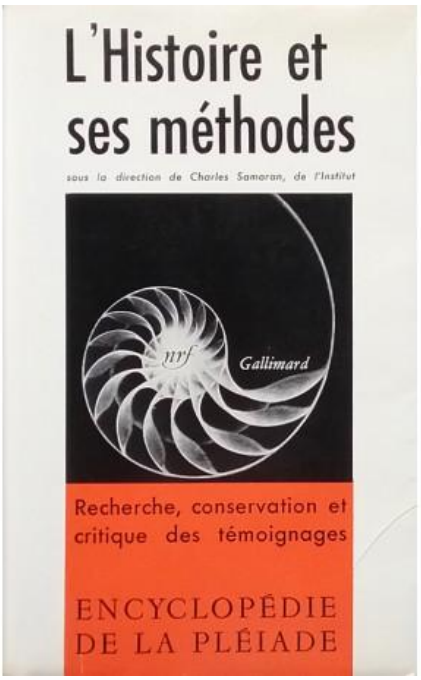
Une participante questionne Gisèle : quelle est la place de la nature dans cette histoire ? Cette petite communauté s'est établie en impactant son environnement. Les humains n'avaient pas créé cette nature. Est-ce pour cela qu'elle se sent autorisée à déboiser, etc. ? La communauté aurait pu partir sur une autre relation à la nature.

Dans notre monde réel d'anthropocène, ce mécanisme de domination du vivant non humain est-il un déterminisme, est-il omniscient ? Le social et tout ce qui l'entoure peut-il être remodelé pour proposer un paradigme ?

Jacqueline

Elle sort sa liste d'idées et énonce ! Elle et principalement en avant des réflexions personnelles sur la représentation du passé et sa transmission, notamment à travers l'école.

Par exemple, on y enseigne du contenu historique, mais souvent on ne fournit pas aux élèves des outils réflexifs et critiques sur la méthode de production des savoirs. Comment est formée la connaissance historique, et comment se passe sa transmission ?



Pour aborder cet aspect, elle présente l'ouvrage suivant :

Charles SAMARAN, L'histoire et ses méthodes : recherche, conservation et critique des témoignages, Gallimard, 1961, coll. « Encyclopédie de la Pléiade »

« L'histoire est une science difficile, condamnée à n'atteindre que par des chemins malaisés une vérité toujours relative. [...] N'empêche que l'histoire est un besoin profond de l'humanité pensante et que, si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. » L'objectif du livre de Charles Samaran est simple : « proposer les meilleures définitions possibles de l'histoire, dire comment elle est née et s'est développée depuis l'Antiquité dans la conscience des hommes. Dégager ensuite les notions de temps et de lieu sur lesquelles elle se fonde. »

(source : site éditeur)

Et nous en lit un extrait :

souvent en liaison avec lui, les grandes bibliothèques allaient s'employer à constituer des répertoires à la mesure des besoins nouveaux de l'érudition. Dans ce domaine, une mention toute particulière revient sans conteste à Léopold Delisle, conservateur du Cabinet des Manuscrits, puis administrateur de la Bibliothèque nationale. Lui-même historien de grande valeur, il était bien placé pour comprendre ce que les historiens sont en droit d'attendre des bibliothécaires.

On a peine à imaginer aujourd'hui la situation qu'il trouva à son entrée en fonctions. Sans parler même de la lutte qu'il eut à mener contre le pillard Guillaume Libri pour lui faire rendre gorge, que dire de l'invraisemblable archaïsme des méthodes de travail en vigueur à cette époque? C'est lui-même qui nous raconte comment les catalogues étaient enfermés à clef dans une armoire de fer; la communication aux lecteurs en était interdite, à moins d'une autorisation exceptionnelle de l'administrateur général! Un tel détail suffit à donner une idée des difficultés que connaissaient les érudits désireux d'étudier dans nos fonds imprimés ou manuscrits. Delisle se voua à la tâche de leur fournir dans les plus brefs délais des instruments utilisables. C'est dans cet esprit qu'il rédigea par exemple l'*Inventaire sommaire des manuscrits du nouveau fonds latin*. Le *Cabinet des manuscrits* naquit du même souci. En véritable historien, Delisle se rendait bien compte qu'un manuscrit dont on ignore l'origine et l'histoire perd souvent une bonne part de son intérêt. C'est pourquoi il jugeait aussi urgent de fournir aux lecteurs un aperçu de la formation et des vicissitudes des principaux fonds manuscrits, que d'en rédiger les inventaires. Jamais sans doute, dans aucun ouvrage, tant d'érudition, tant de prudence et de probité scientifique ne s'allièrent à tant de hâte : pour ne donner qu'un exemple, nous le voyons, à la page 231 du premier volume du *Cabinet des manuscrits*, paru en 1868, mettre les lecteurs en garde contre une erreur commise quelque cent pages plus haut; mais il ne remet pas en chantier le paragraphe incriminé : il y a trop à faire, et le temps presse! Bien loin d'amoindrir le grand défricheur, cette hâte le grandit encore à nos yeux : elle montre à quel point il était conscient de l'urgence de la tâche entreprise, et de sa responsabilité envers les chercheurs.

L’histoire est un véritable enjeu politique. Jacqueline parle des victoires électorales récentes de l’AFD, un parti d’extrême droite allemand, qui n’hésite pas à faire du révisionnisme historique.

Ou évoque le cas de la Chine qui a effectué des pressions et de l’interventionnisme sur le contenu d’une exposition à Nantes en 2020 autour de Gengis Khan. Cette séquence historique tend à occulter le roman national que la Chine souhaite mettre en avant. Et enfin celui du président français Jacques Chirac déclarant erronément, sciemment ou pas, en 2000 *qu’ "Haïti n'a pas été, à proprement parler, une colonie française*.

Plein de questionnements jaillissent

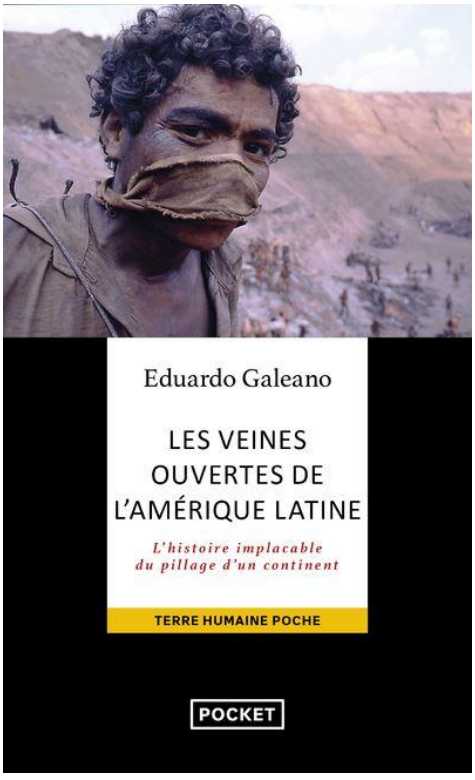
Que peut-on considérer comme vrai ? Comment l’histoire est-elle établie, et par qui ? Qui décide de valoriser tel histoire ou telle autre ? D’en laisser des traces dans l’espace public avec des monuments, ou pas ? Comment rend-t-on accessible l’info, la diffuse-t-on ? Comment construit-on la vérité ? Qu’elle est-elle ? Il y avait la Pravda en URSS , et maintenant la post-vérité érigée par Trump aux USA ? Cela a clairement un lien avec George Orwell.

Une participante aime bien l’idée que l’histoire soit vue comme une connaissance donnée à tout le monde et pas qu’une histoire honorifique.

Une autre évoque le nom des rues de Bruxelles qui après la guerre scolaire, a été un terrain de lutte symbolique. Des répartitions et concessions ont été faites entre catholiques et libéraux.

Un habitué parle des noms de rue et des monuments de Bologne « la rouge » en Italie dans la seconde moitié du XXe siècle. Des références à des symboles soviétiques, en pleine guerre froide, ce n’était pas commun en Europe de l’ouest… Puis enchaine en présentant une balade décoloniale à laquelle il a participé à Liège.

Murielle



Eduardo GALEANO, *Les veines ouvertes de l’Amérique du sud : l’histoire implacable du pillage d’un continent*, Pocket, 2001

« Voici l'histoire implacable du pillage d'un continent. Nous suivons, siècle après siècle, et dans le moindre détail, la honte du mécanisme qui a conduit à une dépossession ruinant les nations d'un des espaces les plus prometteurs de l'univers. On ne s'étonnera pas que les multinationales, monstres hybrides des temps modernes, opèrent avec cohésion en cet ensemble d'îles solitaires qu'est l'Amérique latine. Chaque pays plie sous le poids conjugué de ses divisions sociales, de l'échec politico-économique et une plus profonde misère.

Des forces nouvelles se lèvent. Phénomène de grande conséquence, l'Église, longtemps oppressive, reprend la

tradition évangélique des premiers âges et devient porteuse d'espérance : elle est résolument aux côtés des pauvres et des persécutés.

Cet ouvrage essentiel sur l'exploitation de l'homme par l'homme est à l'échelle d'un continent. Ce livre, un grand classique, est lu et commenté dans les universités nord-américaines ; il dénonce le talon d'Achille des États-Unis : l'Amérique centrale et du Sud. »

(source : site éditeur)

Comment le pillage occidental de l'Amérique du sud s'est-il opéré ? Et quelles conséquences a-t-il encore sur celle-ci aujourd'hui ? Peut-elle sortir de ce continuum historique ? Y compris en termes environnementaux et économiques ?

Murielle nous lit un extrait relatant la trajectoire d'un jeune Urugayen broyé par ce carcan.

Le groupe rebondit sur la question coloniale. Les récits sont écrits par les « vainqueurs ». Une membre est contente de voir que des historiens des pays colonisés sont en train d'écrire des contre récits. Chez nous, les débats mémoriaux viennent télescoper notre société. Le cas du Musée de Tervuren est abordé. Pour les unes, il y a des avancées, mais pour les autres, les réflexions coloniaux sont encore là, et il s'agit d'aller plus loin dans la décolonisation de nos imaginaires.

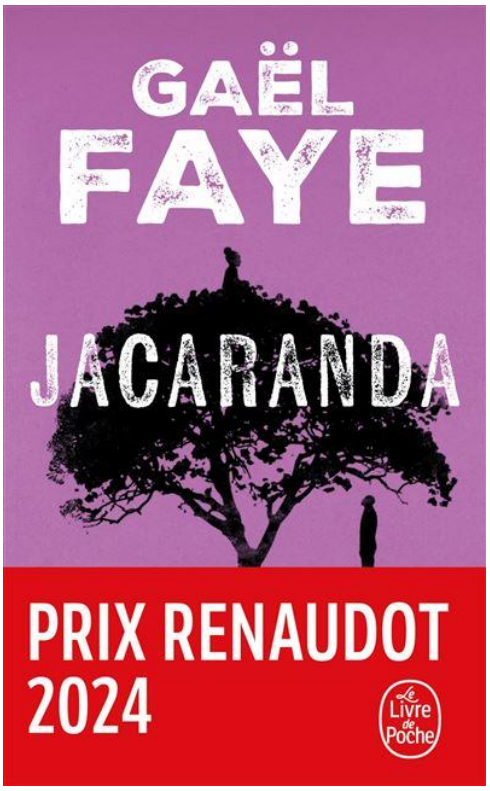
Pierre

Ce dernier a justement visité à la Cité Miroir une exposition temporaire sur les résistants d'origine congolaises durant la Second guerre mondiale. Ce passé qu'on a invisibilisé, mais qui est important pour les descendantes racisées de ces résistantes.

https://www.todayinliege.be/agenda/resistant%C2%B7es-dorigine-congolaise-dans-la-resistance-belge-1940-1945/

Pierre présente ensuite cet ouvrage :

Gaël FAYE, *Jacaranda*, Le livre de poche, 2025



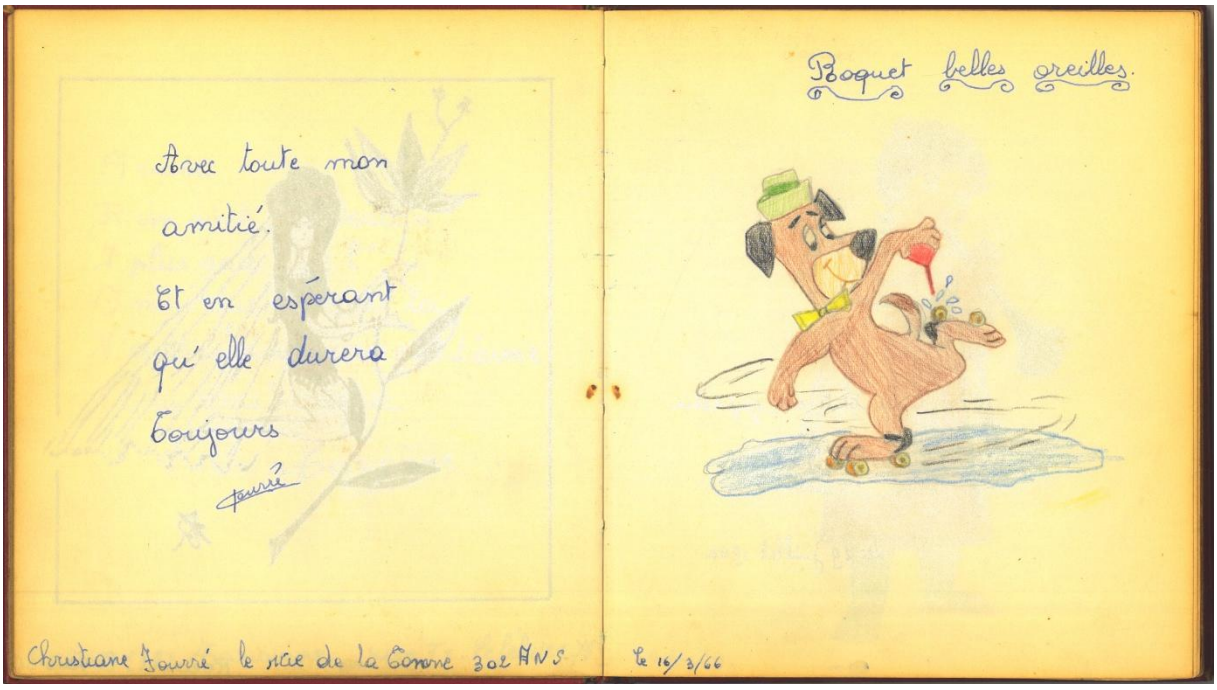
« Quels secrets cache l'ombre du jacaranda, l'arbre fétiche de Stella ? Il faudra à son ami Milan des années pour le découvrir. Des années pour percer les silences du Rwanda, dévasté après le génocide des Tutsi. En rendant leur parole aux disparus, les jeunes gens échapperont à la solitude, et trouveront la paix près des rivages magnifiques du lac Kivu. Sur quatre générations, Gaël Faye raconte l'histoire terrible d'un pays qui s'essaie malgré tout au dialogue et au pardon. Comme un arbre se dresse entre ténèbres et lumière,… »

(source : site éditeur)

Le lecteur trouve que le propos a une dimension intime mais aussi une portée universelle. Il interroge la résilience. D'où est venu ce génocide ? En tant que survivant, comment (sur)vit-on après, comment se reconstruit-on avec ce trauma et toutes ces blessures psychiques ? Comme le montre la mémoire des autres crimes contre l'humanité, il faut souvent du temps. Et la transmission de cette mémoire également. D'abord le silence, et les générations suivantes commencent à creuser. Pierre est d'origine catalane, il parle de l'exemple espagnol. De la guerre civile espagnole, de la dictature, de la « transition démocratique » qui n'a pas percer l'abcès mémoriel…Le travail n'a pas été fait et la société espagnole en souffre encore.

Céline

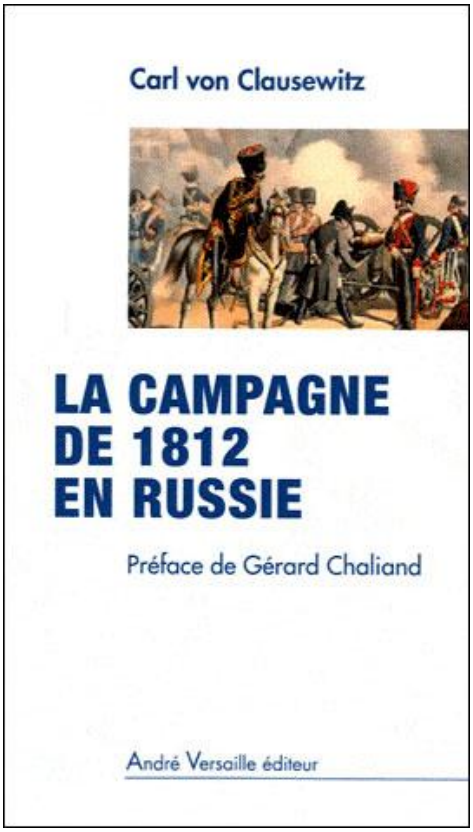
Céline nous présente des carnets de poésie familiaux. Pour elle, ils représentent une forme de transmission entre le passé, le présent et le futur. Le livre de poésie est une pratique, souvent dans l'enfance, consistant à remplir un carnet avec des productions poétiques personnelles ou d'auteures, des dessins, et de le faire remplir par des amies ou des membres de la famille. La maman de Céline le faisait enfant, et en a offert un à sa fille. Un bel objet de transmission intergénérationnel et de partage. Et une belle madeleine de Proust pour les personnes présentes ce soir-ci !





Fabien

La soirée se clôture avec la présentation de Fabien.



Carl VON CLAUSEWITZ, *La campagne de 1812 en Russie*, André Versaille éditeur, 2012

« Dans l'oeuvre très riche de Carl von Clausewitz (1780-1831), dont on connaît surtout « De la guerre », les textes d'histoire militaire sont de très grande qualité. Parmi ceux-ci, le chef-d'oeuvre reste sans nul doute « La Campagne de 1812 » en Russie. Ce livre constitue la source la plus sérieuse sur la bataille qui marqua le tournant décisif de l'histoire de l'Empire et entraîna la chute de Napoléon. Présent pendant cette campagne aux côtés des forces russes, c'est en tant qu'observateur-participant que Clausewitz nous laisse ce témoignage. Ce ne sont pas tant les batailles qu'il privilégie que l'analyse globale d'un conflit. Son étude concrète, née d'une expérience sereinement considérée, le situe comme un historien complet, capable d'appréhender une situation à la fois politique, diplomatique et militaire. A l'instar d'une partie de l'élite au service de la Prusse, Clausewitz se sentira humilié par la défaite d'Iéna. Considérant Napoléon comme le danger le plus grand et l'adversaire unique, il passera en 1812 au service de la Russie, par patriotisme, tandis que le Roi de Prusse, pour

sauver sa dynastie, consentira à faire alliance avec l'Empereur des Français. C'est sur ce fond de nationalisme poussé jusqu'à la dissidence que se situe ce récit lucide et irremplaçable du déclin de Napoléon. »

(source : site éditeur)

Fabien met ce récit en écho avec la campagne militaire nazie en URSS dès 1941 et son échec sur le moyen terme. Il nous explique en quoi le IIIe Reich n'a pas tiré les leçons militaires du passé (d'une stratège prussien qu'Hitler admirait, ironie du sort) et s'est enfermé dans le même piège logistique et économique que Napoléon.

Il nous apprend également que la guerre éclair, la Blitzkrieg, a été théorisée à posteriori. Souvent la propagande de guerre occulte la réalité. Des personnes présentes font le lien avec le présent et disent qu'à cause de ces effets propagande, il est en effet difficile d'y voir clair sur le moment. Et parfois même après. Le récit qui en ressort est façonné par ces narratifs puissants.

La soirée se termine. Le groupe choisit déjà le thème de la rencontre de décembre qui se tiendra le 8 décembre. Il s'agit de l'adelphité, de la fraternité et sororité.

Il émet aussi quelques suggestions sur le mode de fonctionnement du groupe de lecture : parfois décentraliser les rencontres (dans l'abri de la Cité Miroir, au Centre social autogéré, etc.). Le faire un dimanche après-midi et le coupler à la visite d'une exposition ou autre événement culturel.

Merci à toutes-tous pour votre participation.

Rendez-vous le lundi 26 octobre à 18h pour parler « Monde et matérialité du livre »!